

Les salles de cinéma en Afrique sud saharienne francophone (1926-1980)

Le cinéma va-t-il survivre en Afrique?

Pierre Pageau

Number 324, October 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pageau, P. (2020). Review of [Les salles de cinéma en Afrique sud saharienne francophone (1926-1980) : le cinéma va-t-il survivre en Afrique?] *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 48–48.

LES SALLES DE CINÉMA EN AFRIQUE SUD SAHARIENNE FRANCOPHONE (1926-1980)

LE CINÉMA VA-T-IL SURVIVRE EN AFRIQUE ?

PIERRE PAGEAU

« En Afrique, à compter de 1960, le rêve de se donner des cinématographies nationales solides, et malgré l'existence d'auteurs de qualité, ne se matérialise pas. Deux des chapitres du livre se réfèrent au concept d'indépendance (politique et cinématographique), pour constater que ces rêves ne seront pas au rendez-vous. »

Les salles de cinéma vont-elles disparaître ? En raison de la pandémie que nous vivons, avec une fermeture totale de salles de cinéma, une première absolue dans l'histoire du cinéma, que va-t-il se produire ? Il est légitime de croire que les pays qui ont une solide infrastructure de salles et un public fidèle (pensons ici à la France ou aux États-Unis) vont survivre. Mais, qu'en sera-t-il des régions du monde qui ont souffert chroniquement de ces lacunes ? C'est pourquoi le point de vue de Claude Forest, dans *Les salles de cinéma en Afrique sud saharienne francophone (1926-1980)*, nous importe.

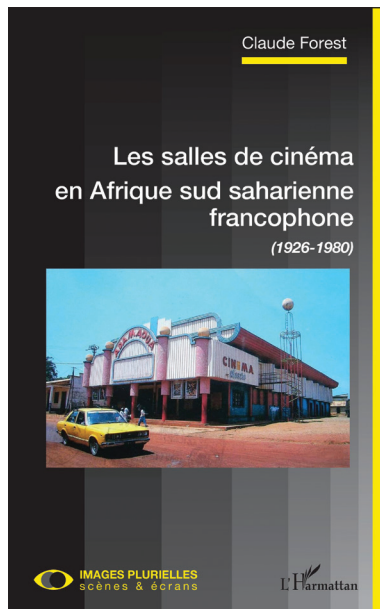
Le titre de l'ouvrage indique des paramètres historiques, soit de 1926 à 1980, ce qui correspondrait à l'âge d'or de la salle mono-écran un peu partout dans le monde. Mais, chose déprimante, pour quiconque rêve d'un développement et d'une consolidation des salles de cinéma, il faut savoir qu'en Afrique sud saharienne francophone (ASF), cet âge d'or va essentiellement de 1926 à 1960. Donc, durant la période où l'ensemble de l'industrie cinématographique africaine était sous le contrôle des étrangers, principalement de la France. L'ouvrage de Forest nous fait connaître un personnage important, Maurice Jacquin, grand maître de jeu pour la période 1926-1960. C'est par l'entremise de ses deux compagnies, la Cofinex et la Comacico (et son parc de salles) que Jacquin va prendre le contrôle sur la toute la chaîne industrielle du cinéma en ASF : l'importation des films, la distribution, la programmation, la publicité, la construction de salles de cinéma ; il était aussi projectionniste au besoin.

« Quels films pour quel public », se demande Claude Forest ? Sans surprise le cinéma français grand public dominait avec, en complément, des films américains doublés en français. Une situation que le Québec des années 1940-1950 a aussi vécue, avec l'entrée en scène de la chaîne Odéon. Cette mainmise d'une compagnie étrangère sur nos salles avait eu un précédent avec Famous Players ; c'est au moins 100 salles de cinéma (les plus importantes) que Famous contrôlait en 1926 au Canada. En Afrique, la SECMA (Société d'exploitation cinématographique africaine, 1948) rapatriait en Europe l'essentiel des profits. Avec la décolonisation de l'Afrique (années 1960) le cinéma vivait des moments de rêves cinéphiles et d'incertitudes

commerciales. Cette déliquescence existait aussi chez nous : avec l'arrivée de la télévision (1952-1960), on assiste à une baisse draconienne des spectateurs et, en conséquence, à une agonie certaine pour la salle mono-écran. En Afrique, à compter de 1960, le rêve de se donner des cinématographies nationales solides, et malgré l'existence d'auteurs de qualité, ne se matérialise pas. Deux des chapitres du livre se réfèrent au concept d'indépendance (politique et cinématographique), pour constater que ces rêves ne seront pas au rendez-vous.

La France, qui pouvait être le grand pourvoyeur, est devenue, involontairement (?), le grand fossoyeur. En effet, pour aider les divers pays africains, le gouvernement français a vendu les trois centaines de salles qui demeuraient. Claude Forest démontre bien que cela va entraîner la mort de l'industrie du cinéma (exploitation et distribution) en ASF. Même si, nés sous le signe de luttes politiques, plusieurs auteurs remarquables sont apparus à cette époque, comme le Sénégalais Ousmane Sembène, avec son court *Borrom Sarret* dès 1963, et surtout *Le mandat* (1968) ; une cinématographie africaine originale naissait. Dans ce processus de décolonisation, ce cinéma d'auteur puisait aux racines de la culture populaire (conte, tradition/modernité) et, on le voit mieux aujourd'hui, témoignait à la fois d'une grande créativité et de la grande fragilité de cet art en ASF. Sur un plan institutionnel, la création de la FESPACO, le Festival panafricain du film de Ouagadougou (Burkina Faso), en 1969, incarnait cette créativité. La Fepaci (Fédération panafricaine des cinéastes, 1975) devait, en principe, renforcer le mouvement de décolonisation des écrans et aider au dynamisme du cinéma dans cette région. Mais ni l'un ni l'autre ne pourront lui donner une base industrielle solide.

Quelle sera la suite pour cette cinématographie ? Si on se base sur la toute dernière phrase de l'ouvrage : « en ASF, pour le cinéma, la suite sera pire encore », il y a peu d'espoir. De plus, en introduction, Claude Forest tient des propos durs, très durs, sur cette cinématographie, qui pourraient nous permettre d'espérer une structure pérenne de salles de cinéma. L'ouvrage, tout en étant très concret quant à l'organisation du cinéma en Afrique sud saharienne francophone, tient compte au maximum des différences entre les multiples pays qui la composent. ▲



Claude Forest
Les salles de cinéma en Afrique sud saharienne francophone (1926-1980)
Paris, L'Harmattan, collection
« images plurielles : scènes et écrans »
2019, 300 p.